

## L'ŒIL, DÉTERMINATIF DES DIVINITÉS

La religion minoenne était centrée sur une divinité féminine que l'on appelle conventionnellement la Grande Déesse. Les fouilles en ont révélé, dans les différents sites, de multiples représentations plastiques et particulièrement des idoles rudimentaires d'un type qui se retrouve dans les Cyclades et, d'une façon plus générale, dans les pays de la Méditerranée orientale.

Ces idoles sont des images typiques de la Grande Déesse et, quand nous en retrouvons le dessin sur des sceaux et sur quelques barres d'argile de Crète, nous ne pouvons guère douter qu'il s'agisse d'une représentation idéographique de cette divinité. L'identification de cet idéogramme dont nous ignorons la lecture, n'aurait pourtant guère d'importance, si elle ne nous amenait à une autre constatation curieuse: l'idole s'accompagne régulièrement d'un autre signe graphique, l'oeil (fig. 1). Rarement l'oeil est joint à un vase (symbole de la déesse)<sup>1</sup> ou à un autre signe de valeur encore inconnue<sup>2</sup>. Le sens de la lecture étant indéterminé et apparemment variable, il est difficile de dire si l'oeil précède ou suit l'idole. D'après P 54 *b* et P 104 *b*, ainsi que d'après P 25 *d* et P 61 *a*, où l'oeil est placé sous l'idole, on pourrait penser que l'ordre est «idole + oeil», mais il va sans dire que P 42 contrarie cette déduction.

L'association régulière des deux signes n'est sûrement pas fortuite. Elle rappelle en particulier l'usage de l'écriture hiéroglyphique hittite où un même signe déterminatif, qui n'était pas prononcé à la lecture, précédait tous les noms de divinités (ex. fig. 2). Ce parallèle et, d'une façon plus générale, l'existence de la même règle dans les écritures babylonienne et égyptienne de la même époque, m'incitent à penser que l'oeil pourrait avoir eu le même rôle dans l'écriture crétoise préhellénique.

<sup>1</sup> Cf. *Minos*, II (1952), p. 48 s.

<sup>2</sup> Dessins et numéros d'après A. J. Evans, *Scripta Minoa*, I, Oxford 1909.

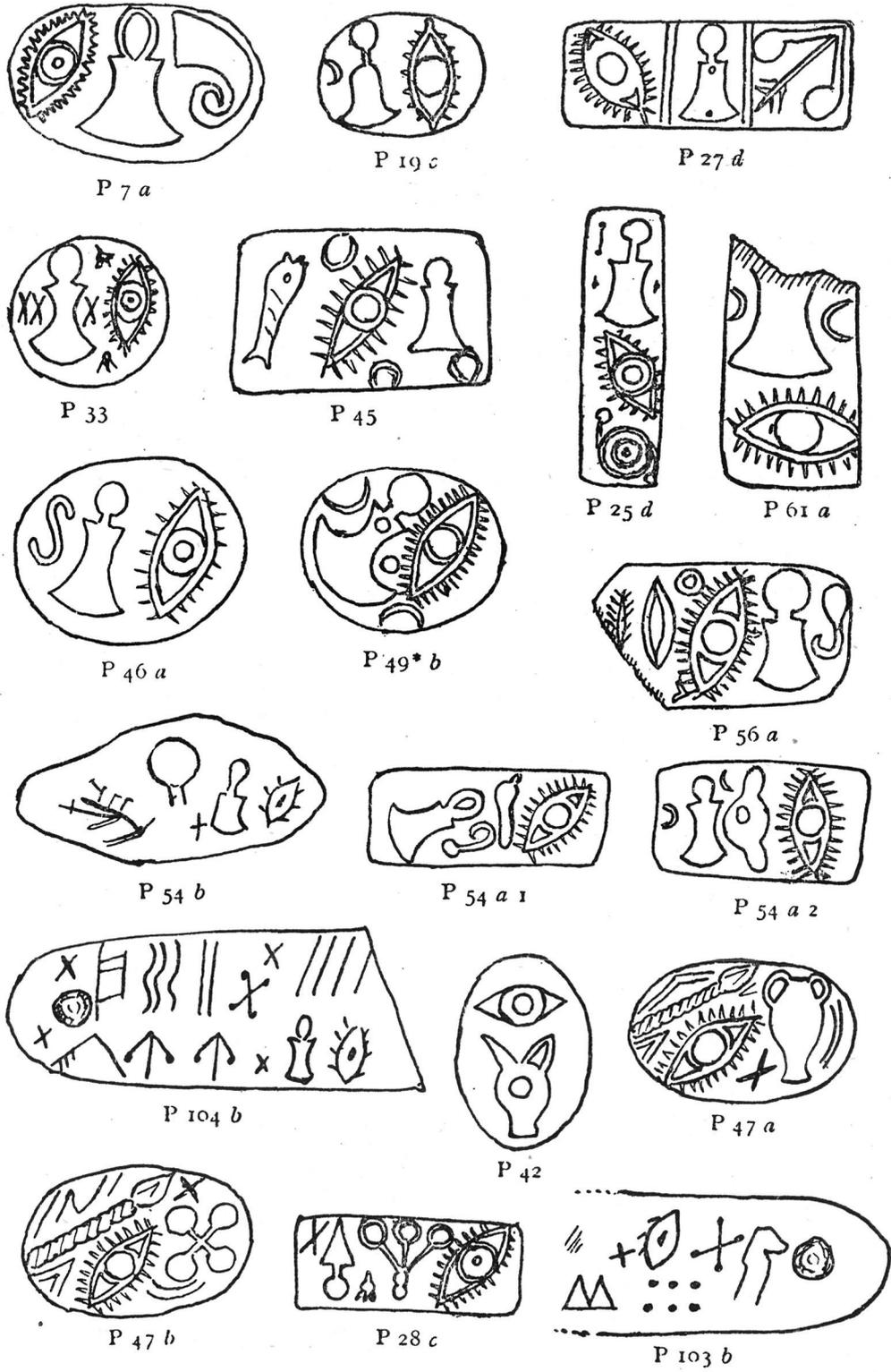


Fig. 1

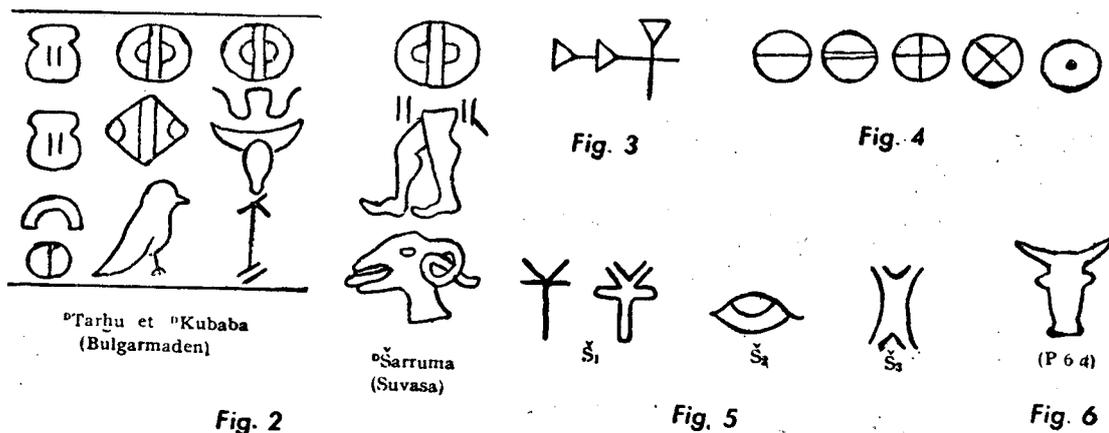
Normalement le déterminatif est un signe qui ne se prononce pas à la lecture. Sa fonction est purement graphique, comme celle de nos signes de ponctuation. Cela ne signifie point, cependant, qu'un tel signe n'avait aucune valeur phonétique. En réalité, il signifie une notion qui, dans la langue, devait être normalement exprimable par un mot. Pareillement, en écriture cunéiforme babylonienne, le signe de l'étoile (fig. 3), qui sert de déterminatif aux noms divins, a la valeur sumér. DINGIR, accad. ILU «dieu». En écriture hiéroglyphique hittite, nous ne possédons pas de texte qui nous révèle la valeur phonétique du déterminatif des divinités, mais Bossert<sup>1</sup> a relevé un fait tardif qui ne manque pas d'être suggestif: à côté des formes hitt. *Šantaš* et gr. Σάνδας, Σάνδης, Σάνδων, qui désignent un dieu asianique bien connu, parèdre de Kubaba, il existe, dans des textes tardifs remontant tous à la *Chronique* d'Eusèbe, des variantes *Desandas*, *Desandus*, Δισανδάς, qui sont le nom d'un dieu encore honoré au IV<sup>e</sup> siècle après J.-C. en Cappadoce et en Phénicie. Bossert a proposé avec raison de reconnaître dans *de* la trace du déterminatif hittite des noms divins, lu par erreur avec le nom du dieu et finalement soudé avec lui. Si l'hypothèse de Bossert est exacte—et l'on ne voit pas le moyen d'expliquer d'autre façon le phénomène—, le nom hittite de la divinité était *de (di)*. Mais ceci ne concorde pas avec le témoignage du hittite cunéiforme où la notion de «dieu» s'exprime par le thème *šiu-* généralement rattaché à l'indo-européen *\*dyu-*<sup>2</sup>. L'hypothèse de Bossert reste donc isolée.

Il me paraît certain qu'en écriture hiéroglyphique minoenne, l'oeil, déterminatif des noms divins, avait aussi une valeur phonétique. Cette valeur, nous pouvons, d'après certains indices, essayer de la déterminer. En effet, on sait que le nom grec du dieu, θεός, n'a pas d'étymologie indo-européenne et qu'on le tient communément pour un vocable d'origine préhellénique<sup>3</sup>. On peut en déduire que, chez les Préhellènes, le nom de la divinité s'exprimait par un thème *\*θe-*. Ne serait-ce pas cette valeur *\*θe* qui aurait été notée,

<sup>1</sup> H. Th. Bossert, *Šantaš und Kupapa* (Mitteilungen der altorient. Gesellschaft, II, 3), Leipzig 1932, pp. 38-40.

<sup>2</sup> Cf. E. Laroche, *Recherches sur les noms des dieux hittites* (Revue Hittite et Asianique, fasc. 46), Paris 1947, pp. 15-17.

<sup>3</sup> Les essais d'étymologie indo-européenne signalés par E. Boisacq, *Dict. étym. gr.*, s. v., ne résistent pas à la critique.



dans l'écriture, au moyen de l'oeil? Plusieurs recoupements favorisent cette hypothèse.

Le grec possède une racine verbale θε- «voir, regarder» attestée par toute une série de mots: θέα «vue, vision, spectacle», θεάομαι «voir, regarder», θεωρός «spectateur», θέατρον «théâtre» etc. Si l'on remarque que ce thème verbal n'a pas d'étymologie indo-européenne soutenable<sup>1</sup> et qu'il a donné au grec la terminologie spéciale d'une institution déjà minoenne, le théâtre, on a le droit de supposer que θε «voir, regarder» faisait partie du vocabulaire minoen et que, suivant le procédé de l'homophonie, fondamental dans les écritures hiéroglyphiques, les scribes de Crète ont écrit le nom θε du dieu au moyen du signe de l'oeil qui se prononçait de la même façon.

Si l'on admet l'hypothèse formulée déjà à diverses reprises que les Phéniciens n'ont pas inventé de toutes pièces leur alphabet, mais ont simplifié et adapté un système d'écriture connu auparavant dans la Méditerranée orientale, on découvre de ce côté une deuxième confirmation de notre lecture du signe de l'oeil. En effet,

<sup>1</sup> Pas de correspondant certain, selon Boisacq, *op. cit.* Θε- peut être issu de l'abrègement en hiatus de θη- attesté chez Homère (M. Lejeune, *Traité de phonétique grecque*, Paris 1947, § 254). Si θαῦμα est apparenté et si les formes doriennes θᾶέομαι, θᾶᾶ, θᾶτῆρες, θᾶτός, ne sont pas des dorisations littéraires créées parallèlement aux mots homériques en θη-, on doit admettre que θη- remonte à un plus ancien θᾶ-. Ceci poserait la question de savoir quand ᾶ est devenu ē sur le domaine égéo-anatolien. On sait que ce changement est diversement attesté par le grec ionien, le lycien, le hittite, le protohittite, et qu'il était déjà amorcé au cours de la première moitié du second millénaire avant notre ère.

il est surprenant que la lettre de l'alphabet qui s'appelle en hébreu *tēt* et en grec  $\theta\eta\tau\alpha$ , évoque précisément par sa forme (surtout par certaines formes anciennes, fig. 4) le dessin grossier d'un oeil. Il va sans dire que je considère l'étymologie sémitique des noms des lettres comme secondaire et sans importance pour l'origine de l'alphabet.

Ce rapprochement avec l'alphabet est d'autant plus troublant que, plusieurs siècles avant Ahiram, l'oeil est attesté parmi les signes d'une écriture pseudo-hiéroglyphique qui a été, en 1946, brillamment déchiffrée par Edouard Dhorme<sup>1</sup>. Manifestement cette écriture pseudo-hiéroglyphique est issue d'un ancien syllabaire. Pour chaque consonne, en effet, elle dispose de plusieurs signes, par exemple  $k_1 k_2 k_3 k_4$  ou  $r_1 r_2 r_3 r_4$ , entre lesquels E. Dhorme n'a pu toutefois, en utilisant son matériel sémitique, restituer aucune différence vocalique. L'oeil fait partie de la série  $\check{s}$  (fig. 5) dont il vaut la peine d'examiner les différents signes.

Le signe  $\check{s}_1$  peut être le dessin schématique d'une tête de bovidé (fig. 6). Or on sait que le nom non indo-européen et non sémitique du taureau est attesté sous plusieurs formes qui sont, d'Ouest en Est: lat. *taurus*, gr.  $\tau\alpha\upsilon\rho\varsigma$ , aram. *tōra*, syr. *tawrā*, ougar. *t̄wr tr*, hébr. *šōr*, accad. *šūru*, arab. *taur*, éthiop. *sōr*<sup>2</sup>. Le  $\check{s}_1 < ša$  de Byblos, comme le *tau* de l'alphabet gréco-phénicien, serait-il issu par acrophonie du nom préindo-européen du taureau?

Le signe  $\check{s}_3$  a la forme du lingot préhellénique et il ressemble à l'hiéroglyphe hittite qui note la syllabe *tu*, mais qui sert aussi, d'une manière encore inexplicable, à écrire la partie initiale du nom de Šuppiluliuma, roi hittite d'origine kizzuwatnienne<sup>3</sup>. Tout serait clair si le lingot s'était appelé du même nom que la tablette d'argile, c'est-à-dire *tuppi* en Cappadoce, mais *šuppi* du côté de la Syrie du Nord.<sup>4</sup> De là serait issu, par acrophonie, la valeur syllabique des signes d'écriture, *tu* à l'Ouest et *šu* à l'Est.

<sup>1</sup> E. Dhorme, *Déchiffrement des inscriptions pseudo-hiéroglyphiques de Byblos*, dans *Syria*, XXV (1946-48), pp. 1-35. Cf. XXVII (1950), p. 203 s.

<sup>2</sup> Peut-être aussi hourr. *šari*, *šeri*.

<sup>3</sup> Sur la graphie hiéroglyphique de Šuppiluliuma, voir H. G. Güterbock, *Siegel aus Boğazköy*, I (Archiv für Orientforschung, Beiheft 5), Berlin 1940, pp. 2-9, et la longue étude de H. Th. Bossert, *Ein hethitisches Königssiegel*, Berlin 1944, p. 133 ss., 153 ss., 198, 246.

<sup>4</sup> Notons en passant qu'un mot préindo-européen de la Méditerranée,

Pareillement le signe š<sub>2</sub>, qui est l'oeil, pourrait représenter še, c'est-à-dire la prononciation orientale, fricative, correspondant, dans la région occidentale, théoriquement à te, en réalité à θz avec une spirantisation devant la voyelle antérieure e.

Ainsi, dans l'écriture pseudo-hiéroglyphique de Byblos, š<sub>1</sub> š<sub>2</sub> š<sub>3</sub> représenteraient ša še šu, équivalents de ta te tu à l'Ouest. Le flottement t/š avait déjà été signalé, sans explication, en protohittite<sup>1</sup>. Nos rapprochements nous suggèrent d'y reconnaître une variation dialectale et géographique<sup>2</sup>.

Ceci nous ramène à la discordance que nous constatons entre les noms hittites du dieu, šiu- dans les tablettes cunéiformes et de- d'après les témoignages grecs et latins cités par Bossert. La forme de- (di-) qui, dans le système des langues préindo-européennes de la Méditerranée, n'était pas phonologiquement distincte de te- (ti-)<sup>3</sup>, représenterait dans notre hypothèse la prononciation occidentale et particulièrement celle de l'Anatolie. La prononciation ši- serait celle des régions orientales du domaine hittite, et cela donc dès le milieu au moins du deuxième millénaire avant notre ère.

---

\**litra*, accessoirement \**liþra*, paraît avoir eu les deux significations de lingot servant à peser et de tablette employée pour écrire: le premier sens est attesté par gr. λίτρα qui désigne un poids, puis une monnaie, et par lat. *libra* «la livre», fondement du verbe dénominal *librare* «peser», dont on a tiré secondairement *libra* «balance»; le second sens est probablement représenté par lat. *liber* qui signifie l'objet sur lequel on écrit, particulièrement, dans l'ancienne latinité, la pellicule entre l'écorce et le bois d'un arbre; peut-être aussi par *littera* qui est probablement venu en latin en même temps que l'alphabet et semble remonter à un prototype égéen. Il est possible que *later* «brique», *laterculus* «briquette» et *laterculum* «registre» remontent par une autre voie à une variante du même mot préindo-européen.

<sup>1</sup> E. Laroche, *Recherches cit.*, p. 87, s. v. Š/Talawani.

<sup>2</sup> C'est pour la même raison que le signe hiéroglyphique hittite généralement lu *tar* présente une valeur *sar* à Carchémish (F. Steinherr, dans *Oriens*, II, 1949, pp. 129-142). De même l'«épine» aurait à côté de sa seconde valeur *ta/da* découverte à Karatépé, une troisième *sa* (H. Th. Bossert, dans *Symbolae Hrozný*, IV, 1950, pp. 11-12).

<sup>3</sup> Le flottement dans la notation des occlusives sourdes et sonores est un des traits les mieux connus que l'on attribue aux langues préindo-européennes de la Méditerranée et il y aurait, à ce sujet, toute une littérature à citer. Le flottement vocalique e/i est extrêmement fréquent dans la graphie cunéiforme du hittite.

Peut-on réellement songer à pareille origine d'un mot religieux courant du vocabulaire hittite? Tel indice le laisserait croire. En effet, en hittite cunéiforme, le nom du dieu se présente sous les formes *šiwani* > *šiu(ni)-* dont le suffixe fait difficulté au point de vue indo-européen. Pour expliquer cette suffixation, on a rapproché *šiu(ni)-* d'un mot qui fait partie du même cercle lexicologique: *šankuni-* «prêtre», qui est un emprunt du sumérien SANGA par l'intermédiaire du hurrite<sup>1</sup>. Mais ce rapprochement n'explique pas la suffixation de *šiu(ni)-*, car il n'existe pas de suffixe hittite productif *-ni-*. En réalité, *šankuni-* doit s'expliquer comme la forme que le mot babylonien a prise normalement en hurrite, où le suffixe *-ni-* est extrêmement fréquent, puisqu'il a la valeur d'un simple article défini<sup>2</sup>. Si *šankuni-* éclaire *šiu(ni)-*, c'est en tant que formation hurrite. Les Hittites, dont la religion se révèle de plus en plus tributaire de la religion hurrite, ont emprunté à leurs voisins de l'Est de nombreux mots du vocabulaire religieux. Le nom même de leur grande déesse *Hebat* est d'origine hurrite. Il n'y a dès lors rien d'inadmissible dans le fait que *šiu(ni)-* soit une forme hurrite<sup>3</sup> et, s'il en est ainsi, *ši-* a des chances d'être la prononciation orientale du thème nominal préindo-européen qui, sous la forme *te-* (*ti-*), signifie «dieu» dans les régions occidentales. Il n'y aurait donc pas d'étymologie indo-européenne, mais, en hittite, *šiu(ni)-* a été associé à des mots comme *šiwat* «jour», qui paraît bien remonter au thème indo-européen \**diw-*.

Ce rapprochement de θεός et de *šiu(ni)-* est étonnamment confirmé par une autre comparaison qui nous ramène précisément au verbe «voir». En effet, de θεόμω on peut rapprocher, moyennant le même passage de *t* à *š*, hitt. *šiya-* (*šai-*) dont le sens, encore discuté, me paraît comporter les notions connexes de «voir», «être visible (signe)», «montrer, représenter (image)».

<sup>1</sup> Cf. E. Laroche, *Recherches cit.*, pp. 15-17.

<sup>2</sup> Je me rallie à l'interprétation de F. Thureau-Dangin, *Syria*, XII (1931), pp. 254-256, *Revue d'Assyriologie*, XXXVI (1939), pp. 19 et 98-99, contre l'avis de E. Speiser, *Introduction to Hurrian*, New Haven 1941, pp. 98-101.

<sup>3</sup> Le mot qui désigne couramment le «dieu» dans les textes hurrites est *eni-*. Il peut y avoir eu plusieurs façons de désigner la divinité et il est bien certain que *eni-* n'exclut pas *ši-* à priori, pas plus qu'en grec δαίμων n'exclut θεός, ou qu'en vieil iranien *ahura* n'exclut *daiva*.

Je crois, en effet, qu'il faut ramener à une même origine: *šiya-* (*šāi-*) «marquer, imprimer une marque», d'où «marquer d'un sceau, sceller» et par extension «placer en appuyant, enfoncer, planter, transpercer»; et *šiya-* (moyen) «se montrer, prendre l'apparence». Le dérivé *šiyatar* signifie «l'action de marquer, de sceller» et concrètement «le signe de reconnaissance, la marque de propriété, le sceau»: de là le verbe dénomiatif *šiyatariya-* «prendre possession en apposant sa marque». Enfin, le nom dérivé *šīna-* (*šēna-*) désigne «la représentation, l'image, la figure, la figurine»<sup>1</sup>.

Ces mots hittites n'ont pas, que je sache, d'étymologie indo-européenne. Je pense qu'ils sont issus d'une région hourrite ou d'un substrat asianique apparenté au hourrite. Peut-être faut-il rapprocher, de ce côté, le thème *šir-* attesté à Nuzi avec le sens de «témoin» ou «être témoin»<sup>2</sup>.

Sans insister davantage, on voit que les mots signifiant «dieu» et «voir» avaient des formes semblables tant sur le domaine asiano-hourrite que sur le domaine préhellénique: d'une part *šiu-/θeo-* «dieu», d'autre part *šiya-/θeā-* «voir». Il n'y a là, à mon sens, qu'une simple rencontre lexicale qui a permis d'évoquer simplement le nom de la divinité au moyen du dessin d'un oeil<sup>3</sup>. Je ne connais rien qui puisse justifier l'hypothèse d'une parenté linguistique primitive de ces deux groupes de mots et d'une identité de ces deux concepts.

Sans doute, à première vue, certains faits archéologiques le laisseraient penser. Ainsi, sur deux anneaux-cachets minoens représen-

<sup>1</sup> Cf. E. Sturtevant, *A Hittite Glossary*<sup>2</sup>, Philadelphia 1936, p. 141, et *Supplement*, 1939, p. 40; J. Friedrich, *Hethitisches Wörterbuch*, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> livraison, Heidelberg 1953, pp. 175, 190, 192 et 193.

<sup>2</sup> Dans l'expression accadienne *širumma epēsu* «témoigner». Cf. surtout Cyrus Gordon dans *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, LXIV (1936), p. 28, avec une faute d'impression *šur* à corriger par *Orientalia*, VII (1938), p. 61.

<sup>3</sup> En latin, quelques mots, qui doivent être d'origine non indo-européenne, semblent attester les deux mêmes groupes lexicaux: «dieu» dans *tescum*, sorte de synonyme archaïque de *templum*; «voir» dans \**tēmor* devenu *tueor* et *tuor* «voir, regarder» (puis «garder, protéger») par influence normalisante du verbal ancien *tūtus* < \**teutos* (verbal nouveau *tuitus*); aussi *tessera* «signe, objet de reconnaissance» (étym. pop. par le grec τέσσερα); et peut-être *testis* «témoin» (à condition de séparer ou d'expliquer autrement l'osque *trst-/trist-*).

tant des scènes religieuses, un oeil est figuré dans le champ au-dessus ou à côté de la Grande Déesse<sup>1</sup>. Il s'agirait, a-t-on dit, d'«un oeil symbolique, exprimant là le pouvoir qu'a la divinité de tout observer<sup>2</sup>». Sans nier que de telles considérations théologiques ou philosophiques aient pu germer après coup, je pense qu'à l'origine il n'y avait là qu'un procédé graphique<sup>3</sup>. L'oeil, comme la croix des chrétiens, marquait simplement le caractère divin ou sacré d'un personnage, d'un objet ou d'un monument. C'est cette valeur qu'il a originellement, à mon avis, sur le col des vases, sur les boucliers, sur les monnaies<sup>4</sup>, sur les ailes du démon étrusque Charun<sup>5</sup>. L'usage a dû exister de surmonter d'un oeil les images, peintes ou sculptées, des dieux, et c'est peut-être cette pratique archaïque qui, mal comprise à la longue, a donné naissance aux étranges types mythologiques des Cyclopes et des Grées. Comme en témoignent les écritures de Byblos, la même idéographie a été connue dans la région syro-phénico-palestinienne quelques dix-sept siècles au moins avant notre ère. Par là s'explique sans doute qu'on trouve un oeil au-dessus d'un serpent sur un fragment de peinture de Byblos<sup>6</sup>. L'oeil de Jahvé avait-il la même origine? Je laisse aux spécialistes de l'Ancien Testament d'en décider. L'origine graphique du symbolisme de l'oeil ne vaut évidemment qu'à l'intérieur d'un domaine délimité par la connaissance du même système d'écriture. Hors de ce domaine, l'oeil peut s'expliquer par d'autres raisons, magiques ou non. En Egypte, il sert à écrire le nom d'Osiris et intervient dans son mythe. En Inde, Çiva, dieu préaryen, est caractérisé par

<sup>1</sup> A. Evans, *Palace of Minos*, II, 2, p. 842, fig. 557 = A. W. Persson, *Religion of Greece in Prehistoric Times*, 1942, pp. 32-34, et p. 171, fig. 1; Evans, *Palace*, III, p. 68, fig. 38.

<sup>2</sup> Cf. Ch. Picard, *Les religions préhelléniques (Crète et Mycènes)*, Paris 1948, p. 121, avec références.

<sup>3</sup> Au vers 97 de la *Batrachomyomachie*, le rat offensé invoque la justice divine par cette formule: ἔχει θεὸς ἐκδικῶν ὄμμα. Pareille représentation de la divinité est unique dans la littérature grecque classique. Il est possible que cette idée singulière, que la Bible nous a rendue familière, ne soit pas sortie spontanément de l'imagination d'un poète-philosophe.

<sup>4</sup> On trouve l'oeil associé à d'autres symboles sacrés préhelléniques comme le serpent, le lion, le scorpion, etc. Cf. G. Lafaye, dans *Dict. des Ant.*, s. v. *fascinum*, *fascinus*.

<sup>5</sup> Fr. de Ruyt, *Charun, démon étrusque de la mort*, 1934, p. 148.

<sup>6</sup> J. Lauffray, dans le *Bulletin du Musée de Beyrouth*, IV (1940), p. 8.

la possession d'un troisième oeil. Les Grecs, les Étrusques, les Romains avaient coutume de peindre un oeil sur la proue de leurs navires. Mais cet usage est-il d'origine égéenne? On le retrouve à Chypre, en Phénicie, en Égypte, à Zanzibar, aux Comores, à Java, en Inde et en Chine, en Sicile, à Malte, en Espagne et au Portugal<sup>1</sup>. Ces exemples suffiront à souligner la complexité d'un problème que nous ne prétendons point avoir résolu.

LOUIS DERROY

*Liège*

---

<sup>1</sup> J. Hornell, dans les *Memoirs of the Asiatic Society of Bengal*, VII, 3, 1930, appendice, pp. 247-256; le même, *Water Transport, Origins and Early Evolution*, Cambridge 1946, pp. 285-289; P.-M. Duval, *Du navire grec au navire romain*, dans les *Mélanges Ch. Picard*, 1949, I, pp. 345 et 346 (et n. 2).